

ses institutions et à suivre son impulsion. Nous voulons en conclure qu'en sera de même lorsqu'il plaira à la France de donner cette impulsion au progrès du catholicisme. Un argument très-commun en Grèce et ailleurs, est celui-ci : La France a établi telle chose chez elle : donc, nous l'établirons chez nous. Puissante raison pour notre gouvernement de bien mûrir ce qu'il fait ; mais aussi signe manifeste que dans la conduite du navire qui emporte l'humanité, la tenue du gouvernail lui est confiée d'en haut.

Nos missions, notre langue, nos livres ont déjà commencé l'œuvre de la régénération. Il y a à l'étranger grand nombre de bibliothèques presque exclusivement ou en grande partie composées d'ouvrages français. Puissant moyen d'influence déjà en action, et qui ne demande qu'à être développé et porté sur les lieux qui en sont privés, sans un choix discret des livres à répandre. Notre langue est, de fait et exclusivement la langue universelle. Chacun veut la parler, de préférence même à la sienne. Pourquoi cela ? La raison de sa beauté n'est bonne que pour nous. On plaisante assez sur ses défauts, et on lui en veut beaucoup pour le peu d'analogie qu'il y a entre sa prononciation et son orthographe. Mais n'importe, il y a un besoin de parler français. L'instinct domine la nature, et fait dévorer toutes les difficultés. Il faut une langue universelle pour propager les principes universels, la religion universelle. Il faut un lien commun pour unir tous les hommes et les diverses sociétés ; nous entendons les hommes instruits, et comme tels, chargés d'éclairer leurs semblables et de les guider dans la connaissance de la vérité et dans la pratique de la saine morale. L'indépendance du langage emporte nécessairement l'identité des idées ; or, ces idées supposées orthodoxes, puisque, dans notre système, la France ne propagerait que celles-là, doivent constituer et baser toutes les sociétés sur les mêmes principes de croyances, de justice et de charité, comme sur un fondement inébranlable, et produire ensuite, comme conséquences nécessaires, l'identité de législation, de mode de gouverner, de mœurs, d'usage, d'opinions et de volontés.

Notre langue est le levier qui doit soulever le monde social, accablé sous les coups que lui ont portés les mauvaises doctrines, la tyrannie ou l'anarchie, fâcheux également funestes et odieux. Le point d'appui est le système catholique, le pur et simple enseignement de l'Église, communiqué par des apôtres dévoués, et soutenu partout par des représentants de la France qui honorent de toute manière cette religion. Les autres moyens n'ont pas besoin d'être indiqués. L'Église les fera connaître, et de concert avec la France, elle détruira progressivement les obstacles existans ou possibles que les passions humaines suscitent de tout temps et partout. La France, sous Charles-Marie, sauva l'Europe et le christianisme. Charlemagne constitua cette partie du monde sur le système catholique, et lui dicta des lois si sages que, nonobstant la violation de la plupart de ces lois, les peuples qui les adoptèrent ont circonscrit dans les limites de leur territoire les lumières et la civilisation dont la France, comme le siège de ce grand monarque, a été depuis, et est encore aujourd'hui le foyer principal. Depuis cette époque elle a exercé sur l'Europe une sorte de magistrature, principalement en dominant par le système religieux. Tout nous prouve qu'elle est appelée désormais à l'exercer sur le monde entier, en propageant et défendant avec zèle et fermeté la foi et les institutions catholiques.



Nous reproduisons dans notre feuille la lettre intéressante du Père de Smet que le *Catholic Herald* a empruntée aux nouvelles lettres catholiques, journal qui vient de paraître sous la direction de M. Mullen, de St. Louis. Les détails que donne le R. P. de Smet sur les missions qu'il a entreprises chez les Sauvages de l'Orégon, en 1841, font voir jusqu'à quel point l'esprit du Seigneur est puissant pour « changer les pierres mêmes en enfans d'Abraham ».

Mission de St. François-Xavier, 29 Juin, 1845.

RESPECTABLE MONSIEUR, — Je n'ai point oublié votre demande, ainsi que la promesse que je vous ai faite. Je suis seulement fâché d'une seule chose, c'est de n'avoir pas assez de tems, tandis qu'il se présente une occasion favorable d'envoyer des lettres aux États-Unis, pour vous donner des détails plus circonstanciés au sujet des Sauvages du haut de l'Orégon. Pour le moment actuel, je ne puis donner, encore à la hâte, que quelques connaissances sur les Indiens qui sont en haut et le long des bords de la Colombie, avec lesquels je suis en relation, et que j'ai visités tout dernièrement. Voici d'abord ce qui regarde les Têtes-Plates. Ils sont au nombre de 550, tous baptisés et pratiquant tous les exercices de notre sainte religion. Depuis que les règles du mariage, établies d'après les principes du christianisme, ont été introduites et établies parmi eux, les Têtes-Plates se multiplient d'une manière visible. Ils forment une tribu qu'on peut appeler respectable, remplie de douceur et de modestie. Les vices grossiers qui sont si communs parmi beaucoup d'autres tribus indiennes, de celles surtout qui ont malheureusement des rapports dans les contrées où règne ce qu'on appelle la civilisation, leur sont inconnus. Lever la chevelure et manger les prisonniers, sont des usages bannis parmi eux depuis longtemps, et qu'on ne verra qu'avec une horreur extrême. L'adultère est si rare parmi eux que je n'en ai jamais eu de preuve, et leur honnêteté à cet égard fait l'admiration des voyageurs qui fréquentent les contrées où ils vont chasser.

Si quelqu'un de leur tribu est perdu, aussitôt il est remis au propriétaire, s'il est connu, si non, il demeure entre les mains du chef, ou de la robe

noire (le prêtre). Leur piété est vraiment sincère et touchante. Ils écoutent la parole de Dieu avec attention et assiduité, et approchent des sacrements avec des dispositions vraiment chrétiennes. Ils ont pour leurs chefs beaucoup d'estime et de respect, et suivent généralement leurs avis. Ils témoignent beaucoup de charité pour les vieillards et les infirmes. Le nom d'orphelin est inconnu ici, au moins dans la pratique. Aussitôt après la mort des pères et mères, les enfans sont adoptés par leurs parens et amis, et s'ils sont étrangers on les partage et on les distribue également parmi les enfans de la famille. Ils aiment les blancs, leur témoignent beaucoup d'estime, et se glorifient avec ostentation, que pas une goutte du sang d'un homme blanc n'est répandue par ceux de leur tribu. On les a vus souvent exposer leur vie pour sauver celle de leur blanc bien aimé.

Quoiqu'ils n'aient point été faits au travail, on peut dire cependant qu'ils l'aiment. C'est avec plaisir qu'ils mettent la main à la charrue, à la bêche, et ils ont bientôt appris à se servir du marteau, de l'enclume, et à manier le rabot. Leur climat est très-salubre. Les épidémies, les maladies bilieuses et les fièvres de quelques sortes qu'elles soient, sont entièrement inconnues. La sécheresse de leurs longs étés est un obstacle à l'agriculture ; mais les ruisseaux nombreux qui découlent des montagnes et les sources peuvent remédier à cet inconvénient. Dans le voisinage, immédiatement arrosé par différents cours d'eau, le sol est bon et fertile : la vallée de Sainte Marie ou de la Noix-Amère, qui s'étend environ deux cents milles du nord-ouest au sud-est, peut devenir très-productive par le moyen d'irrigation. Les montagnes sont entièrement couvertes de pins rouges et blancs et de cèdres. Les peupliers le long des rivières et des ruisseaux forment des amas si denses qu'on a peine à y pénétrer. En 1844, quarante minots de patates ont produit au-delà de neuf cents minots. J'ai vu plusieurs de ces tubercules de la grosseur de la tête d'un homme. L'étonnement de ces bons Sauvages était à son comble, lorsqu'ils faisaient sortir de terre ces monstrueuses racines. Tous remerciaient le grand esprit, et promettaient de travailler, et assistèrent avec un grand plaisir à la première grande fête des patates, au milieu des montagnes de roches. Les carottes, les betteraves, les panais, les navets, et toutes espèces de végétales viennent en abondance et sont d'une excellente qualité.

Manquant d'instrumens nécessaires à l'agriculture, sans avoir le moyen de s'en procurer, les Têtes-Plates sont encore obligés de faire une chasse d'hiver et d'hiver afin de se procurer la nourriture et l'habit par le moyen des buffles et d'autres animaux moins gras, tels que l'original, le chevreuil, le mouton des montagnes, le cabi, le daim taché de noir et de blanc, l'antilope et l'ours.

Le buffle, le castor et la loutre commencent à devenir plus rares chaque année, et manqueront bientôt. Nous espérons que la Providence divine viendra au secours des pauvres indiens, et que nous trouverons les moyens de leur procurer ce qui est nécessaire pour leur procurer des établissemens fixes. Le village de Sainte Marie est le lieu qu'ils ont choisi pour leur résidence. On a établi une école que les enfans fréquentent tout le tems qu'ils demeurent au village. Un de nos missionnaires ayant trouvé beaucoup de facilité pour la musique parmi la jeunesse des Têtes-Plates, a formé une bande de musiciens qui jouent des instrumens avec beaucoup de goût et de facilité, et qui exécutent les morceaux des plus habiles compositeurs.

Venons-en maintenant aux *Kalispels* ou *Plumes-d'Orrilles*, qui habitent le haut des bords de la rivière Clarke. Le pays qu'habitent ces Indiens est des plus beaux par la diversité des frêts et des plaines qu'on y trouve. Le haut de la vallée au-dessus du lac des Têtes-Plates, paraît très-riche par son sol qui est très-productif, et s'étend à une distance considérable. Le pays renferme beaucoup de lacs très poissonneux. La Camanche et la Plaine-du-Cheval sont riches en pâturages, et sont d'une grande ressource aux Sauvages après la chasse. Depuis le bas de la Plaine-du-Cheval jusqu'au haut du lac Kalispel, ce qui forme une espace de plus de cent milles, tous les bords de la rivière Clarke de chaque côté sont garnis de forêts presque impénétrables, de rochers inaccessibles et de montagnes qui s'étendent sur les bords garnis d'écueils nombreux lesquels présentent des chûtes et des rapides qui rendent la navigation dangereuse même pour les petits canots et les moindres esquifs, et impossible pour des bateaux plus grands. Tout le monde redoute sa rapidité. Je laissai la Plaine-du-Cheval en Avril dernier, dans un petit canot d'écorce de bouleau, environ sur les neuf heures du matin, et avant ce coucher du soleil, je me trouvais à camper parmi des cèdres très hauts et très épais, dont plusieurs mesuraient depuis trente jusqu'à cinquante pieds de circonférence, sur les bords du grand lac Kalispel.

Les Kalispels ont le même langage des Têtes-Plates, et ont autant d'analogie entr'eux que les habitans de Philadelphie et de New-York. Leur caractère et leurs habitudes sont les mêmes; ils sont aussi dociles et honnêtes. On est sur le point d'établir une mission chez eux et nous avons la confiance que leur aptitude pour l'agriculture les rendra supérieurs à leurs voisins en ce genre. Leur nombre dépasse 600 âmes. La troisième fête de Pâques, je baptisai 250 adultes, à la tête desquels se trouvaient cinq de leurs plus braves chefs. C'était ce qui restait, à quelques exceptions près, de cette intéressante tribu qui n'avait pas encore été régénérée dans les eaux saintes du baptême. Depuis trois ans ils se disposaient à cette auguste cérémonie. Jusqu'ici ils ont vécu de la chasse du buffle et d'autres animaux.

Pour les bas-Kalispels sur la rivière Clarke, la probité, la générosité, la docilité, l'amour du travail, un grand courage, une piété sincère, forment